de Varana, là où est le gynécée du ravisseur. Hanoumat fouille tout avec le concours d'une petite espèce de singes dont la taille ne dépasse pas quatre pouces : et on trouve enfin Sita dans un bosquet où elle résiste aux obsessions de Ravana.

« Je suis l'épouse d'un autre, dit-elle, suis le sentier du bien ; de même que tu défendrais tes épouses, ainsi tu dois respecter celles des autres. Je n'appartiens qu'à Rama, comme la lumière n'appartient qu'à l'astre du jour. »

Dès que Ravana eut quitté Sita, Hanoumat se montre et se fait reconnaître à elle. Sita est ravie, le grand singe lui offre de l'emporter auprès de Rama sur son dos, mais elle refuse parce qu'il n'est pas convenable pour une femme de se laisser transporter ainsi. Donc il partira seul pour aller voir Rama, mais en partant il sème l'incendie chez Ravana.

Joyeux et rapide, Hanoumat franchit les espaces et ramène sa formidable armée qui marche, roule, serpente avec un bruit immense : telle une mer dont la tempête a déchaîné la fougue impétueuse. Les singes à la vigueur indomptable se livrent à tous les transports de la joie en se précipitant à l'assaut de Lanka. Après la victoire, Sita est rendue à son époux, mais le courageux roi des singes, le bon Sougriva, a perdu la vie : il est resté sur le champ de bataille.

Revenu dans son palais avec Sita, Rama tout-puissant prend un collier enrichi de diamants et de pierreries, il dit à Sita : « Donne ce collier à celui dont tu fus le plus contente, à celui en qui tu as toujours trouvé force, courage et intelligence. » Et Sita aux yeux noirs, au teint de lotus,

donne le collier au fils du vent, le grand Hanoumat. Comme le fils du vent se prépare au départ, Rama lui dit : « *Je ne t'ai pas récompensé, choisis une grâce.* »

Des larmes de joie troublent les bons yeux d'Hanoumat et il répond : « Que mon âme reste jointe à mon corps, aussi longtemps qu'il sera parlé de Rama sur la terre ».

« Qu'il en soit ainsi », dit Rama.

Et Sita aux yeux noirs ajoute : « Que partout il naisse, pour l'amour de toi, des fruits délicieux et des ondes limpides ». Et le brave animal, emmenant ses compagnons, les rend tous à leurs foyers, après les avoir entretenus de la gloire et des bienfaits de Rama.

Après la lecture de ce fragment, si nous cherchons comme on le fait toujours, en matière d'investigation, l'influence des mœurs et des idées dans la littérature, nous arrivons à conclure qu'à l'époque où fut composé le *Ramayana*, les singes jouaient un rôle dans la société hindoue, et que probablement ils étaient dressés pour les guerres, à combattre dans des conditions déterminées, impossibles naturellement à préciser aujourd'hui. Laissant de côté, dans ce poème, les choses de pure imagination, nous n'en sommes pas moins frappés des faits qui y dominent : le nombre considérable des singes, leur courage et surtout leur reconnaissance pour les bons procédés et les services rendus.

Nous aurions à extraire encore de ces poèmes indiens de curieux récits mettant en relief la prodigieuse intelligence de l'éléphant ; mais elle est suffisamment connue de tous sans qu'il soit utile d'y insister davantage.

La volonté, la réflexion, les passions, l'animal les

possède comme nous. Dans toutes les espèces, la diversité des caractères et des sentiments existe ainsi que parmi les hommes ; nous voyons des taureaux indomptables et méchants, d'autres sont doux; à côté de chevaux rétifs, il s'en rencontre d'affectueux et de sociables. Nous avons des chiens très méchants, d'autres ne sont que tendresse et amour à l'égard de leurs maîtres.

L'animal est, dans une proportion plus restreinte, identique à l'homme ; l'écart est dû uniquement à la différence de l'évolution mentale. Hors cela, la similitude est complète entre ces êtres et nous, partis exactement du même point de départ.

C'est dans l'ordre de l'idéation que nous chercherons l'étendue de cet écart. Plusieurs naturalistes tiennent pour une différence de nature : Wallace, au contraire, pense que l'écart existant entre l'homme le plus développé et l'animal le plus dégradé n'est pas aussi grand qu'on pourrait s'y attendre; M. de Quatrefages considère qu'il n'existe pas de différence réelle de nature entre l'intelligence de l'homme et celle de l'animal ; tous les deux concluent que l'unique différence consiste dans l'absence de sens moral. Nous croyons cependant à l'existence d'un sens moral rudimentaire chez certains animaux : les Fuégiens et les Boschimans en ont-ils beaucoup plus ?

Les idées de l'homme peuvent se classer en trois catégories :

1° Souvenir des perceptions, images mentales d'impressions passées; ce sont les idées simples, particulières ou concrètes, de Locke; nul doute qu'elles ne soient communes à l'homme et à l'animal.

2° Les idées composées, complexes ou mixtes, engendrées par les mélanges des idées de la première catégorie ; celles-ci s'associent entre elles d'après leurs analogies, ou parce que les idées ou phénomènes qui leur correspondent se présentent souvent d'une façon simultanée dans l'expérience : elles opèrent une fusion et de la sorte plusieurs idées simples particulières se résolvent en une idée générique.

L'idée générique diffère de l'idée générale en ce que la première se forme spontanément tandis que la deuxième demande la réflexion consciente. On peut donner aux idées génériques le nom de *récepts*; les idées particulières ou *percepts* se groupent donc par le fait de l'ordre et de la marche des événements extérieurs et des idées génériques ou récepts; celles-ci sont venues du dehors, de là leur nom.

3° Les *concepts*, association d'idées simples groupées non plus par des forces extérieures à l'esprit, mais par cet esprit même agissant avec conscience. Les récepts existent chez l'animal ; à l'homme seul appartiennent les concepts, c'est-à-dire les idées générales ou abstraites. Ces concepts représentent particulièrement des sujets de méditations là où il y a combinaison et où le rôle de la conscience est indispensable ainsi que celui du langage. Conscience et langage sont corollaires l'un de l'autre. Sans le langage, il n'est pas possible de fixer la pensée. Le langage présente des variétés distinctes; il est volontaire ou involontaire, conventionnel ou naturel, émotionnel ou intellectuel. Parmi ces variétés, la plupart sont communes à l'homme et à l'animal, sauf que le langage intellectuel

fait complètement défaut à ce dernier, c'est-à-dire qu'il serait hors d'état de désigner les idées par un son, un geste, un mot. L'homme seul est capable de formuler un jugement, de l'énoncer; seul, il fait des propositions : c'est ce qu'affirment les psychologues cités plus haut.

Les signes réceptuels sont communs à l'enfant et à l'animal, ils constituent ce que l'on peut appeler *dénotation*; nous opposerons à la dénotation la *dénomination*, spéciale aux signes conceptuels. Les noms dénotatifs, aussi bien que les noms dénominatifs, sont susceptibles de recevoir une extension comotative qui sert à désigner une idée secondaire en même temps que l'idée principale, chacune dans sa sphère : c'est-à-dire qu'un nom primitivement appliqué à un objet donné, peut être appliqué à d'autres objets de même catégorie; et cela à un degré qui varie selon l'aptitude de l'intelligence à percevoir les ressemblances ou analogies.

On conçoit aisément que cette extension comotative doive aller plus loin dans la sphère réceptuelle. Le perroquet qui a appris à désigner un chien particulier par un signe vocal quelconque, un son par exemple, ne tarde pas à désigner tous les chiens par le même signe. L'enfant l'emploie même pour désigner le modelage ou l'image de cet animal, et va plus loin que le perroquet. Le chien, plus intelligent que ce dernier, irait également plus loin, s'il avait la faculté d'articuler des sons.

Nous pensons que chez l'enfant très jeune, encore inconscient, la dénotation réceptuelle fonctionne, s'exerce avec fréquence et subit des extensions considérables, si bien qu'il devient capable de construire des propositions réceptuelles. Il est donc probable que dans le développement psychologique de l'enfant, il y a passage graduel et ininterrompu d'un ordre d'idéalisation non conceptuelle à une idéalisation conceptuelle; que, tant que l'esprit de l'enfant se meut dans la sphère non conceptuelle seule, pas un trait psychologique saillant ne le distingue de celui des mammifères supérieurs; que, lorsque cet esprit commence à revêtir les attributs de l'idéalisation conceptuelle, le processus dépend du développement de la conscience véritable hors des matériaux fournis par cette forme de conscience préexistante réceptuelle que l'enfant partage avec l'animal; que la condition de ce progrès de l'évolution mentale est fournie par un progrès perceptible et continu des facultés d'énonciation dénotative et comotative, lequel, dans l'échelle psychologique, se retrouve jusque chez les oiseaux parleurs; enfin, que, dans l'intelligence en voie de développement de l'enfant, nous possédons une histoire aussi complète que celle sur laquelle s'appuie l'embryologiste lisant l'histoire morphologique d'une espèce racontée par le développement de son type.

Après ces recherches et ces démonstrations, nous espérons avoir atteint le but que nous nous étions tracé : faire entrevoir la grande unité de la création sans laquelle rien ne peut s'expliquer des choses terrestres, à quelque ordre d'idées qu'elles appartiennent.

Notre planète Terre, sortie d'un noyau incandescent lancé du laboratoire de la nature, s'est développée avec une perfection continue. De la cellule verte elle a fait l'homme; que fera-t-elle de l'homme?

En présence de la simplicité grandiose de la création, de

l'union solidaire de son peuple, l'admiration n'a pas de bornes pour le maître des mondes : le penseur pressent dans cet inconnu des profondeurs de science vertigineuses.

Quand saurons-nous, quand comprendrons-nous ?

Maître des mondes, faites que les hommes vous cherchent, que les hommes s'aiment, qu'ils comprennent votre loi !

Si nous regardons de très haut, par un effort intense de volonté, l'ensemble de notre planète, nous voyons, en raison de tous les facteurs énumérés dans ce dernier chapitre, un état d'activité et de vie prodigieux. Le courant d'arrivée par l'incarnation, y compris toutes les échelles, tous les degrés, depuis la première cellule jusqu'à l'homme supérieur, et le courant de sortie par la mort, y compris tous les degrés également, constituent sans exagération deux fleuves alimentaires dont la force, la rapidité, la puissance, l'étendue, confondent et dépassent l'intelligence humaine. On ne peut les comparer, comme action, qu'aux deux immenses courants océaniques sans lesquels l'équilibre atmosphérique de la planète ne pourrait s'établir. Il n'entre pas dans notre programme d'aborder d'autres questions. Ajoutons cependant, en terminant, que si les discussions violentes du passé, encore agitées de nos jours entre les spiritualistes et les matérialistes, n'ont amené aucun résultat, c'est que les uns ont le tort de ne pas admettre jusqu'à l'infini la transformation de la matière, et que les autres ont également le tort de considérer comme immatériel tout ce qui ne peut être ni vu de nous, ni analysé.

L'homme, l'animal le plus élevé de la Terre, est matériel. Lorsqu'il est mort, cesse-t-il de l'être ? non, car il

conserve une forme qui résume pour lui tous les progrès acquis, et cette forme, quoique invisible, est matérielle à des degrés divers.

Il ne nous reste plus qu'à insister encore sur les liens puissants qui unissent le visible à l'invisible dans un Tout solidaire.

Le mort est uni au vivant,
Le savant à l'ignorant,
Le pauvre au riche,
Le criminel au vertueux,

Par la loi de la solidarité, sans le respect de laquelle nul repos n'est possible dans une société avancée : tous pour tous.

Le progrès, la civilisation, la destruction du mal sous toutes ses formes, dans toutes ses manifestations : voilà le but assigné à l'homme, tel est l'*inévitable destin.*

Les créatures doivent s'unir dans la fraternité universelle, les meilleurs et les plus savants ont l'obligation d'entraîner le troupeau hostile et ignorant : c'est le travail assigné à leur existence actuelle.

Pauvre troupeau sorti de la cellule verte, pourquoi tant de résistance à prendre la voie qui mène à la suprême intelligence?

La route de la science seule conduit au Maître des mondes.

FIN.